

Et puis LES DIEUX SONT VENUS

Une déesse-mère à l'origine de toute vie.

« Il y a un million d'années, avec *Homo ergaster*, une Grande Déesse créatrice du monde, principe féminin, symbole d'humanité et de reproduction de l'espèce, serait apparue, qui subsistera très longtemps dans les croyances individuelles », note Guislaine dans son ouvrage *Femmes d'hier*. Les diverses divinités féminines aux « formes opulentes et aux larges hanches », dont on a retrouvé diverses images, devaient représenter la protection que dispensait cette Déesse-Mère. Au gré de ses fonctions du moment, elle pouvait se transformer, prendre une silhouette spécifique, son identité se manifestant par ses animaux fétiches, abeilles et papillons, par exemple, insectes du changement. (Fig.26). Cette représentation du principe féminin accompagnait esprits ancestraux et forces de la nature dont les éléments visibles (la lune, le soleil, l'eau, le feu...) étaient personnifiés et agissaient également sur la vie quotidienne. Besoin de survivre, de favoriser la chasse, d'honorer les morts fondaient la spiritualité paléolithique.

Au Paléolithique et au Mésolithique, « l'Homme se vivait et se percevait comme immergé dans la nature, dont il n'était qu'un simple élément, au même titre que tous les autres : animaux, ciel, végétaux... Ainsi, la religion des chasseurs-cueilleurs ne faisait probablement pas de différence entre l'Homme et le milieu qui l'entourait. Mais au Néolithique, tandis qu'il affirmait son emprise sur la nature, l'Homme s'en détacha progressivement : il n'en était plus une simple composante, mais au contraire une entité distincte, qui interagissait avec elle ». Le taureau, cette autre divinité suprême du panthéon préhistorique aussi importante que la Grande Déesse Mère, et qui représentait la nature sauvage, la puissance du divin, la lutte entre l'homme et les forces de la nature, se retrouvera lié au joug, émasculé ; et si son intervention était toujours sollicitée, les reproches ne devaient probablement pas lui être épargnés en cas d'insuffisance de rendement. L'agriculteur parle à ses bêtes, comme l'apiculteur le fait avec ses abeilles. La domestication de l'abeille restera cependant impossible car cet animal est totalement indépendant. S'il peut accepter le logement proposé par l'homme, il continuera à assurer sans aucune aide la survie de sa colonie et conservera toujours la liberté de se choisir un autre logis. Son comportement collectif, son lien avec le miel et la cire, substances précieuses, lui accordera d'ailleurs un rôle particulier, celui de messagère entre la terre et le ciel.

« C'est au Ve millénaire av.n.è., qu'apparaîtront les plus anciennes représentations de « divinités gestionnaires », masculines et féminines, dans un monde en pleine mutation où se développaient l'agriculture et la domestication des animaux. En continuité avec le culte de la fertilité et la recherche d'une médiation avec les forces naturelles déjà apparues au Paléolithique, ces transformations prépareront l'émergence, à l'âge du Bronze, de panthéons clairement personnifiés et de mythologies qui seront fixées par l'écriture. Les croyances se seront alors institutionnalisées ».



Fig.26. Une déesse-mère était à l'origine de toute vie.

En Val Camonica (Lombardie), une représentation en orante de cette « Magna Mater » générerait la vie évoquée par deux autres personnages plus petits, suspendus à ses bras : une forme masculine et l'autre féminine. C'est la même idée générale de la fécondité que nous retrouvons dans la Cueva de la Higuera de Alcaine (Teruel), avec la présence du cerf devant un arbre et des petites représentations humaines nées des branches, entourant la patte de l'animal et remplissant un espace qui pourrait représenter une vulve. (Bulletin de l'art rupestre en Aragon, n°3, 2000).



« Le grand cerf, au ventre laissé exempt de peinture, symbolise la création. Deux représentations humaines, peut-être un homme à gauche et une femme à la petite poitrine, atteignent la cime où se trouve un œuf procréateur d'où sortent d'autres petits personnages, rappelant les abeilles sortant d'une ruche. Cette scène réunit la force de régénération et la fertilité du cerf, l'arbre de la vie, et la représentation de l'œuf procréateur », selon Olària (p.36). Baldellou retient particulièrement dans « cette comparaison avec une ruche, la procréation de la reine des abeilles, ce en raison des similitudes avec l'œuf procréateur en tant que ruche ». La créatrice du monde s'y serait-elle transformée en abeille ? Baldellou 2010.

Tarvos, un dieu domestiqué.

Au Paléolithique, l'homme se débattait dans un environnement plein de dangers. Maîtres des éléments, de la nature et de la vie, les dieux étaient seuls à pouvoir agir sur ces derniers. Avec la « domestication » des plantes et des animaux, l'homme prit peu à peu le pouvoir sur la nature, qu'il a transformée pour assurer sa propre subsistance. Alors que « l'animal sauvage n'obéissant qu'à la nature, ne connaît d'autres lois que celles du besoin et de la liberté, l'homme changea l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, et les faisant servir à son image : un animal domestique est un esclave », écrivait Buffon, en 1769. Le taureau, animal puissant et impressionnant, peut constituer dès lors un emblème de la domestication, et par là même de la maîtrise des hommes sur leur environnement.

C'était l'autre divinité suprême du panthéon préhistorique, l'ancêtre totémique. Dans l'esprit des gens de l'époque, il était aussi important que la Grande Déesse Mère, car il donnait naissance au clan et à la tribu. Symbole de la force fertile, du principe masculin, il exerçait toutes les fonctions de protection et de défense vis-à-vis des membres de la tribu. Ses représentations étaient très répandues associées à la déification des animaux ancestraux et au culte des morts : Des crânes de bovins hérissaient les palissades de certaines enceintes, des stèles étaient gravées de têtes de bovin, et on le retrouvait encore sur des vases zoomorphes (Fig.27) ou décorés de taureaux ou de figurations en forme de cornes de bovin.

La domestication de *Bos taurus primigenius*, l'auroch, date de 8 000 av.C., au Moyen-Orient et en Inde. Les éleveurs vont contraindre leurs bovins à devenir bêtes de somme assurant le labour et la traction de chariots. Ils accompagneront ainsi les peuples durant leurs migrations. Leur élevage était particulièrement perfectionné chez les Yamnayas, peuples venus d'Eurasie centrale qui s'emparèrent de l'Europe et y imposèrent leur culture, il y a 5 000 ans, à l'âge du bronze. Y ont-ils apporté la domestication de l'auroch indigène si manifeste dans l'image de *Tarvos*, le taureau gaulois aux cornes « chaussées de boules » ? (Fig.28). Elle l'est bien plus encore dans la représentation de l'attelage qui tire la charrue chez les Ligures du deuxième millénaire ou chez les Ibères de l'âge du Fer. (Fig.29-30).



Fig.29. Chez les Ligures. Détail de peintures rupestres de la Voie sacrée de l'âge du Bronze [vers 1800-1500], Vallée des Merveilles, parc national du Mercantour, Alpes-Maritimes. Mucem 2015, « Invention des agricultures, naissance des dieux ».



Vase zoomorphe d'Aubevoye (Eure), 4800 av.n.è.

Fig.27



Fig.28. Grotte Chauvet, Représentation du grand bison datée entre 35 000 et 34 000 ans, (Photo J. Clottes.), et tête de bovidé aux cornes bouletées, découvert à Jasseines (Aube). Document G. Garitan. Musée de Troyes. Serait-ce l'ancien auroch dont la domestication aurait chaussé de boules l'armure des cornes ? Aurochs ou Bison d'Europe ? Selon Buffon, « le bison se distinguerait des aurochs uniquement par les qualités accidentelles : en fait, c'est la même espèce que le bovin domestique ».

Dans un chapitre de la *Guerre des Gaules* consacré à la description des Germains, César évoquait l'auroch qu'on lui disait vivre dans l'immense forêt hercynienne avec des élan et d'autres animaux sauvages, mais il n'y en avait déjà plus en Italie, ni dans ses principales colonies. Le taureau l'avait remplacé dans la représentation de la nature sauvage, la puissance du divin, la lutte entre l'homme et les forces de la nature. Sur les flancs du kalathos de Cabezo de la Guardia, (Fig.30), la lutte de l'homme contre la nature sauvage n'est d'ailleurs plus représentée que par un sanglier et des animaux à la gueule ouverte et aux griffes affilées. Le bœuf qui y figure devait être le *Bos taurus L.*, de petite taille, que Guilaine signalait dans l'Aude ou l'Ariège, au Bronze ancien. (1972, p.94). Nous n'y retrouvons plus l'auroch ou le bison furieux, à la taille impressionnante, symbole d'une force contre laquelle l'homme terrassé de la grotte de Lascaux ne peut rien. (Fig.31).

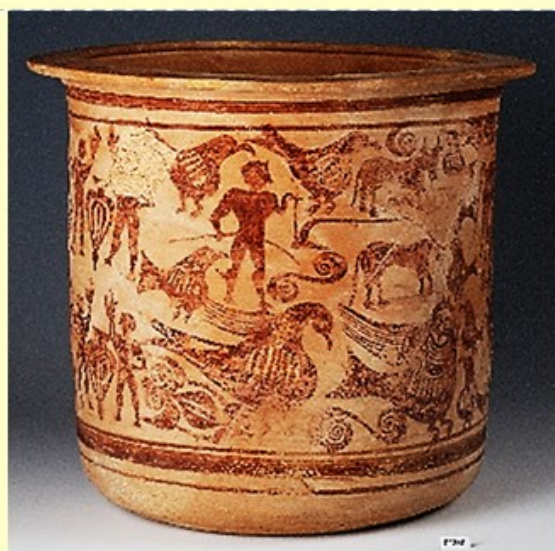


Fig.30. Chez les Ibères. Kalathos, IIe-Ier s.av.n.è. Cabezo de la Guardia, Alcoriza, Bajo Aragón, Musée de Teruel. Photo Jorge Escudero. Trois scènes y sont figurées : deux personnages, face à face, semblent réunis dans un salut rituel, scellant un accord ou un pacte agricole ; un agriculteur laboure ; deux cavaliers luttent contre des sangliers. La sauvagerie n'est plus représentée par l'auroch, ou le taureau, mais par des gueules ouvertes et des serres affilées. Les représentations rassemblées sur les parois de ce vase « possiblement utilisé lors de divers rites lors desquels on consommait une boisson spéciale, l'hydromel », ont été vues, comme celles de la nature dominée par l'agriculture et exploitée par la chasse, ainsi que des références aux domaines aquatiques et célestes représentés par des poissons et des oiseaux. Le laboureur serait-il une référence à un passé mythique d'un dieu civilisateur, fondateur de la cité et fécondateur des champs ? Aucune abeille n'y figure qui aurait pu représenter une médiation entre la terre et le ciel.



Fig.31. Grotte de Lascaux. Solutrén / Magdalénien. 18600 BP. Photo N. Aujoulat, CNP-Ministère de la Culture.

Dans un chapitre de la *Guerre des Gaules* consacré à la description des Germains, César évoquait l'auroch qu'on lui disait vivre dans l'immense forêt hercynienne avec des élans et d'autres animaux sauvages, mais il n'y en avait déjà plus en Italie, ni dans ses principales colonies. Le taureau l'avait remplacé dans la représentation de la nature sauvage, la puissance du divin, la lutte entre l'homme et les forces de la nature. Sur les flancs du kalathos de Cabezo de la Guardia, (Fig.30), la lutte de l'homme contre la nature sauvage n'est d'ailleurs plus représentée que par un sanglier et des animaux à la gueule ouverte et aux griffes affilées. Le bœuf qui y figure devait être le *Bos taurus L.*, de petite taille, que Guilaine signalait dans l'Aude ou l'Ariège, au Bronze ancien. (1972, p.94). Nous n'y retrouvons plus l'auroch ou le bison furieux, à la taille impressionnante, symbole d'une force contre laquelle l'homme terrassé de la grotte de Lascaux ne peut rien. (Fig.31).

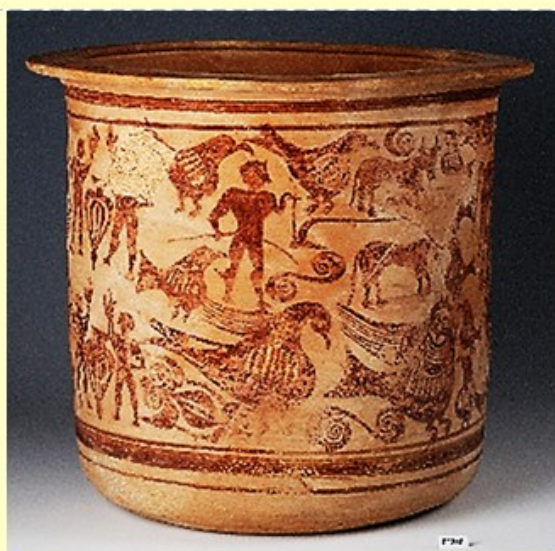


Fig.30. Chez les Ibères. Kalathos, IIe-Ier s.av.n.è. Cabezo de la Guardia, Alcoriza, Bajo Aragón, Musée de Teruel. Photo Jorge Escudero. Trois scènes y sont figurées : deux personnages, face à face, semblent réunis dans un salut rituel, scellant un accord ou un pacte agricole ; un agriculteur laboure ; deux cavaliers luttent contre des sangliers. La sauvagerie n'est plus représentée par l'auroch, ou le taureau, mais par des gueules ouvertes et des serres affilées. Les représentations rassemblées sur les parois de ce vase « possiblement utilisé lors de divers rites lors desquels on consommait une boisson spéciale, l'hydromel », ont été vues, comme celles de la nature dominée par l'agriculture et exploitée par la chasse, ainsi que des références aux domaines aquatiques et célestes représentés par des poissons et des oiseaux. Le laboureur serait-il une référence à un passé mythique d'un dieu civilisateur, fondateur de la cité et fécondateur des champs ? Aucune abeille n'y figure qui aurait pu représenter une médiation entre la terre et le ciel.



Fig.31. Grotte de Lascaux. Solutrén / Magdalénien. 18600 BP. Photo N. Aujoulat, CNP-Ministère de la Culture.

J. Guilaine analyse « une autre peinture de Çatal Höyük provenant également du sanctuaire VI B 8, qui figure une sorte de dessin en forme de gâteau de miel limité par des mains à cinq ou quatre doigts placés tantôt à la verticale, tantôt à l'horizontale. (Fig.34). Le fouilleur mais aussi B. Soudsky et I. Pavlu tombent d'accord pour estimer qu'il s'agit d'une communauté d'abeilles et que, par transposition, on a tenté de figurer à travers ce symbole une communauté familiale ». (Guilaine, 1994, 378-380). La mère y est figurée, entourée de ses filles. C'est ce culte rendu à une grande déesse qui se retrouvera, d'ailleurs, dans l'Artémis des Grecs, à la robe garnie d'abeilles, qui régnera, au VIII^e s. av.n.è., sur le grand sanctuaire d'Éphèse, en Asie Mineure. « On retrouverait, à Çatal Höyük, une certaine idée de la société, de sa hiérarchie, mais aussi, par mutation, de certains concepts religieux propres au Néolithique anatolien du VII^e millénaire. On y voit le rôle essentiel de la mère fondatrice qui peut, par analogie, être comparée à la déesse enceinte. Elle est entourée des femmes, comme les ouvrières se pressent près de leur reine ».

Il semblerait qu'il y eut alors une religion autour de l'abeille, où s'effaçait le culte à une divinité supérieure beaucoup plus ancienne. C'est ce que remarque Guilaine, tout en manifestant cependant quelque prudence : « Ces interprétations sont riches et séduisantes. Ne les prenons pas pour autant pour argent comptant. Elles ont au moins le mérite de tenter un premier décodage de la symbolique des premières sociétés agricoles et, partant, de l'organisation de celles-ci ». (1994, p.378). La relation homme-animal, qui a débuté après le pic du dernier maximum glaciaire il y a environ 21 000 ans et donc par analogie homme-abeille, devait déjà être au cœur de profondes croyances locales, comme elles le sont d'ailleurs restées au cours des temps ».

Marija Gimbutas, chercheuse spécialisée en archéologie européenne orientale, verrait dans une figurine anatolienne du VI^e millénaire, une « Déesse-Mère portant un diadème en forme de ruche » (fig.35) qui confirmerait son statut de Reine-Abeille « ruisselant de miel » dans cette antique société où il était d'une importance considérable. Elle affirmait, dans son ouvrage « Goddesses and Gods of Old Europe », que l'Abeille était une des manifestations de la Déesse-Mère, cette « Grande Déesse universelle, ordonnatrice de l'éternel nouveau, des cycles vitaux de résurrection. Cette entité primitive, Grande Déesse qu'auraient vénérée les populations primitives, se serait ensuite fragmentée en une série de divinités, chacune affectée à des fonctions spécifiques », possibilité déjà avancée par Édouard Gerhard, au XIX^e siècle. (Fig.36). La ruche qui semble renaître « au souffle du printemps », peut effectivement symboliser le nouveau de la vie, et la beauté de l'abeille se retrouver, dans notre région, dans le visage d'une Dame de Brassempouy ou, à la rigueur, dans la figuration élancée de la Vénus du Mas d'Azil, moins, sans doute, dans le corps de la Vénus de Laussel, même si ce symbole de l'abondance correspondrait à l'importance du miel. (Fig.37). Mais, qu'est-ce que la beauté ? Et que penser de la statuemahir de Veyre-Monton ? (Fig.38). N'y verrait-on pas une déesse sortant de l'abri du rocher ? Une déesse-abeille ?

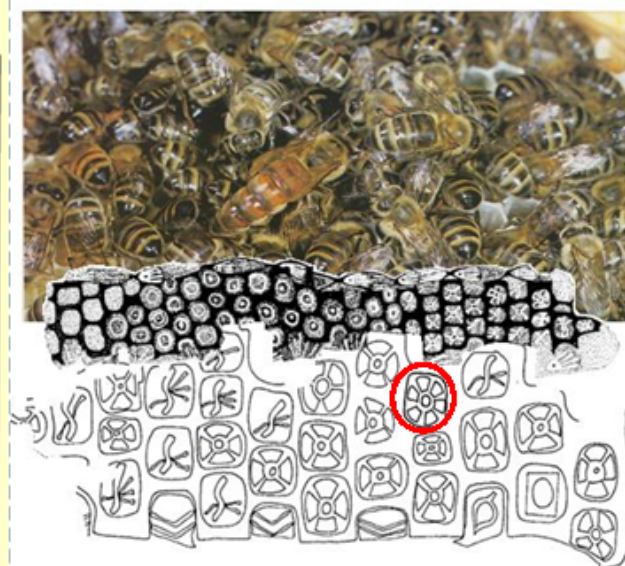


Fig.34. Tout en haut, photographie d'une reine *Apis mellifera anatoliaca* entourée de sa cour d'abeilles-ouvrières qui lui est entièrement dévouée et l'entoure de ses soins. Au-dessous, 6600 av.n.è., « une peinture de Çatal Höyük provenant du sanctuaire VI B 8 figure une sorte de dessin en forme de gâteau de miel limité par des mains à cinq ou quatre doigts placés tantôt à la verticale, tantôt à l'horizontale. Si l'on analyse en détail le contenu de chaque cellule, on s'aperçoit que chacune englobe un motif stylisé qui n'est pas traité à l'aveuglette, mais qui semble correspondre à une signification précise. On peut voir sur l'une de ces peintures une étoile à six branches représentée en un unique exemplaire (une divinité ?), des croix (parfois des croix de Saint-André avec cercle central, les ouvrières, les femmes), des sortes de chrysalides ou d'insectes ailés (les abeilles, les hommes), des cercles et des carrés (les larves, les enfants) et parfois des cellules totalement vides ». (Soudsky 1965, et Guilaine, 1994).



Fig.35. *Apis mellifera anatoliaca* et figurine anatolienne du VI^e millénaire av.n.è.. Fouilles James Mellaart à Hacilar (Turquie). Marija Gimbutas y verrait une « Déesse-Mère anatolienne portant un diadème en forme de ruche. Tout son corps ruisselle de miel. « Le motif inspiré de la ruche était populaire dans la société primitive ». N'est-ce pas cette reine-mère que nous retrouvons, aujourd'hui encore, dans la description que Frère Adam, à la recherches des meilleures races d'abeilles, fait de l'abeille anatolienne ? « Sa couleur peut le mieux se décrire orange brouillé tournant au brun sur les segments postérieurs tant dorsaux que ventraux. Le scutellum est généralement orange foncé. Les reines présentent un rebord foncé en forme de croissant à chaque segment dorsal - une caractéristique commune à toutes les races orientales. Mais ici elles sont brun noir, et en place de jaune ou d'orange clair nous avons chez elles un orange foncé ».

« En réalité, on ne sait rien sur le sens profond que les Paléolithiques donnaient à leurs « Vénus » qui pouvaient aussi bien être des « Junons », Déesse de la force vitale qui étend son action bienfaisante aux fruits de la terre, ou des « Proserpines » dont le mythe évoque le retour du printemps après l'hiver rigoureux et peu éclairé », note Leroi-Gourhan. (p.127). Pour l'archéologue et préhistorien François Bon, « le visage de la dame de Brassempouy ne représente sûrement pas une femme en particulier, mais plutôt une image symbolique de la femme. L'œuvre dit certainement quelque chose d'idéologique sur cette symbolique associée à la féminité, à la reproduction et au renouvellement du monde mais, comme pour son regard, on peut que l'interpréter ». Une mythologie existait déjà, probablement constituée à l'Aurignacien, il y a 43 000 à 29 000 ans, mais il est impossible d'y rattacher l'existence d'une divinité Abeille, même si la reprise de l'activité des diverses colonies peut être associée au « retour du printemps après l'hiver rigoureux et peu éclairé. Il faudra probablement attendre « l'invention » de la première ruche, au Néolithique, quand sa possession s'est, au moins en partie, substituée à la cueillette vivrière du Paléolithique pour qu'apparaisse la spécialisation d'une divinité Abeille où la ruche est en même temps l'abeille, l'essaim, la douceur du miel et la punition de la piqûre. Aujourd'hui encore, l'occitan a gardé l'habitude de dire « *Vau a las abelhas* », je vais aux abeilles, et jamais « Je vais au rucher ».



Fig.38. La statue de Veyre-Monton (Auvergne). « Grossièrement anthropomorphe, la statue présente une éminence arrondie, posée sur des épaules sommairement dégrossies, ainsi que deux petits seins. Ces reliefs ont été obtenus en taillant l'ensemble de la surface de la pierre. Elle pourrait être rattachée à la première moitié du Ve millénaire avant notre ère. © N. Parisot, Inrap. N'y verrait-on pas une déesse sortant de l'abri du rocher ? Une déesse-abeille ? « Sans évacuer l'idée que certaines statuettes aient été manipulées dans un contexte cultuel, le panel de leurs fonctions a pu être beaucoup plus ouvert et relever de diverses formes du comportement social : représentations miniatures du monde des aulx, portraits, figurations d'ancêtres ou de membres d'une même famille, substituts de défunts, témoins partagés de contrats d'alliance ou de bon voisinage, etc. On les pensait « divines », elles ne sont qu'humaines ». (Guilaine, *L'iconographie néolithique*, p.9).



Fig.36. Pôtia Thérôn. Empreinte d'un sceau de Cnossos représentant la Grande Déesse Minoenne, en Potnia Thérôn, « Maîtresse des animaux sauvages », son sceptre en main, au sommet d'une montagne, devant un sanctuaire ou un palais, en présence de son parèdre ou du dédicant, en position de recul car aveuglé. Ce sera, 5 600 ans a.C., la déesse maîtresse des léopards découverte dans une maison d'Hacılar (Turquie), la déesse des serpents, à Cnossos, en -1600, (musée d'Héraklion), la maîtresse des griffons, toujours à Cnossos en -1450, la maîtresse des chèvres, vers -1250, à Ongarit (Syrie), la maîtresse des oiseaux, à Rhodes, en -600, et les Gaulois l'auront aussi en Epona, maîtresse des chevaux. / A droite, une plaque de bronze mycénienne de Kamiros sur l'île de Rhodes, (VIIe s. av.C / musée de Boston) représente Potnia Thérôn, « la grande déesse de la fécondité et de la terre, divinité d'origine néolithique, associée à l'abeille qui symbolise le pouvoir féminin de la Nature » selon Fernández Uriel. (p.212). De nombreuses prêtresses de déesses importantes grecques étaient appelées « Melissae » ou simplement « abeilles ». L'oracle de Delphes elle-même était souvent appelée l'abeille de Delphes censé être basé sur un omphalos, une pierre conique en forme de ruche. L'abeille n'était-elle pas un des aspects de cette divinité archaïque de la religion minoenne ou mycénienne dont les origines remontent aux temps préhistoriques en Orient, et qui deviendra Artémis, la déesse grecque la plus souvent associée aux abeilles, et Diane dans le polythéisme romain classique ? Somville voit dans « cet être hybride, que l'orfèvre semble avoir saisi en pleine métamorphose, l'instant précis de surgissement où la forme humaine quitte et laisse là, gangue ou chrysalide, le précieux support de son élément zoomorphe ».



Fig.37. Vénus de Laussel, Vénus du Mas d'Azil et Dame de Brassempouy, trois manifestations d'une Grande Déesse divinité primitive. Mais laquelle symboliserait-elle le mieux, en Gaule, l'abondance, le renouveau de la vie et surtout la beauté d'une abeille ?

De la déesse-abeille protectrice du rucher

« C'est en Égypte que l'on retrouverait, dès 2400 av. n.è., les premières représentations de ruches domestiques, dans le temple solaire d'Abou Gorab ». Cette affirmation, très répandue, ignore les élamites, 3 000 an. av. n.è., (Fig.39), et leur ruche en tronc d'arbre creux, comparable à celles que Leuzinger a retrouvées à Arbon, en Suisse et qui dateraient de -3300. (Fig.39). Les ruches couchées, images des égyptiennes, n'étaient probablement pas utilisées dans notre territoire européen à l'âge du Cuivre, comme l'indiqueraient les troncs retrouvés dans l'ancienne cité lacustre d'Arbon, mais nous n'en déduirons pas qu'il n'existait pas de ruche avant.

Les deux troncs d'arbre creux retrouvés en bordure du lac de Constance, étaient-ils l'image de la première ruche façonnée par l'homme ? On peut le penser même si Dams évoque la possibilité de « récipients » en peau, ou peut-être tressés, dont les dessins auraient été découverts dans les abris du Néolithique de la région de Valence, en Espagne. Le tronc d'arbre creux devait alors être la ruche des tribus, déjà installées sur toute la façade méditerranéenne de la France et en Catalogne 5.500 ans av. n.è., et qui y avaient apporté la céramique, l'agriculture et l'élevage. Celui des abeilles peut également y être envisagé, même si le pillage des ruches dites sauvages pratiqué au Paléolithique a dû continuer. La Gaule est restée le domaine de la ruche verticale. Elle n'a pas retenu la ruche couchée en usage au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, ruche que les Phéniciens avaient apportée à Tartessos, 900 ans avant notre ère, et que les Carthaginois avaient ensuite introduite aux Baléares où elle était encore en usage au XXe siècle. L'ancien domaine dit ligure, de son arc méditerranéen, a continué à utiliser le tronc d'arbre creux visible par ses deux extrémités, avec ses variantes en liège ou tressée.

« À quel moment est-on passé de la cueillette à la domestication des abeilles sauvages ? Nul ne le sait car la transition de la chasse à l'élevage en ruches ne s'est pas faite brutalement. En réalité, ces deux phases ont longtemps coexisté, l'élevage dans des ruches n'excluant pas la cueillette. Les informations disponibles nous indiquent qu'il y a eu énormément de variations d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre. L'apparition des premiers signes de l'élevage des abeilles a dû se caractériser



Fig.39. « Des ruches creusées dans des rondins ou en écorce sont placées sur des supports distincts. Un ouvrier-abeille apportant nectar et pollen gravit une échelle en bois. Les ruches sont placées en hauteur. De plus, l'artiste s'est donné la peine de montrer que les ruches ont des dessus amovibles qui pourraient être utilisés comme pièges à essaims ». [ou hausses au moment de la récolte]. La figure sur l'échelle est recouverte de chitine et a une queue à son extrémité pointue, représentant peut-être la piqure et l'endophallus. Les personnages de droite sont voilés, car ils découvrent les rayons pour les prélever. Le miel s'écoule dans le plat couvert d'une toile placé en-dessous. C'était une occupation sacrée, et le personnage voilé était probablement un prêtre, car il est montré de face, contrairement à tous les autres personnages. La probabilité qu'ils utilisaient des ruches est confirmée par la figure où, sur un sceau ancien, une ruche de rondins ou d'écorce est portée en procession lors d'une cérémonie.



La figure avec l'instrument symbolise l'abeille principale, le dard ou endophallus est utilisé comme litière pour le transport. Les personnages du dessus s'éloignent d'un arbre, portant une double hache, un bâton de berger, et un serpent double ou des pinces. La figure joyeuse a un chapeau, (ce qui est très inhabituel dans les dessins élamites), en forme de ruche en paille. Cela semble signifier que les Élamites utilisaient un panier en paille pour prendre un essaim, avant de le loger dans une ruche-tronc ». Dorothy GALTON, « *The bee-hive, An enquiry into its origins and history* », XVI, Elam, 1982. (La ruche, Une enquête sur ses origines et son histoire).

Les ruches d'Arbon/Bleiche, 3384-3370 av. n.è.



Les ruches d'Arbon/Bleiche, et maquette C. Müller, AATG, représentant le village. « Elles ont été trouvées devant la maison 11, la petite mesurant 40 cm, en position verticale, l'autre (90cm) couchée. C'étaient des tubes naturels, de 30cm de diamètre, façonnés à la hache de pierre. Le village a été occupé pendant 15 ans avant d'être victime d'un incendie d'ampleur catastrophique, vers -3370 ». Leuzinger, 2010.

par des reconnaissances de propriété. Il est étonnant de voir avec quelle permanence cela apparaît à travers le monde. Les témoignages sont innombrables où la découverte d'un nid d'abeilles s'accompagne d'un marquage qui en assure l'appropriation », (Marchenay 2007, p.19), encore que leur marquage n'en a jamais empêché le vol que les lois hittites punissaient déjà d'une amende de six shekels d'argent, une somme significative qui indiquait que les ruches étaient considérées comme des biens d'une grande valeur. Marchenay rappelle d'ailleurs aussi que « Pygmées du Congo, Bushmen d'Afrique du Sud, chasseurs de miel du Kenya, paysans de la Creuse, continuent tous à revendiquer d'une façon ou d'une autre la propriété des essaims ou des nids d'abeilles ».



Et la ruche est devenue une divinité à part entière. (Fig.40).

L'abeille qui s'active à l'entrée de la roche a d'abord dû apparaître comme une divinité intermédiaire entre l'homme et la Terre-Mère, mais la version Mère-Abeille ne pouvait que s'imposer dès lors que l'homme voulait se saisir du premier rayon de miel et qu'il en expérimentait le côté redoutable. À la fin du Néolithique, et surtout à l'âge du Bronze, l'abeille installée dans sa ruche près de la maison, et puis lorsque le rucher s'est étendu pour répondre à un intérêt économique que le développement du commerce et les besoins d'une population croissante spécialisée dans ses activités renforçait, a été considérée comme un monde particulier avec lequel il fallait composer, une divinité à part entière, un autre omphalos centre du monde. La déesse-abeille n'était probablement plus vue comme partie émergente de la terre déesse-mère, mais comme la protectrice du rucher tout entier où l'homme a su qu'il y a loin de la possession d'une ruche à la maîtrise de cette collectivité qui est un monde complexe, un ensemble de mères-abeilles mais aussi d'autres divinités qui seront journellement sollicitées pour sa création, son entretien, sa conduite. L'ancien dieu soleil « source de vie et moteur du cycle cosmique » n'était plus le seul à avoir un rôle privilégié.

Fig.40. Des traditions fort anciennes. Sur un fond de rucher de *bucs* traditionnels et d'un rêve néolithique de Mère-Abeille, la ruche en osier tressé des Pyrénées est l'image de cet autre centre du monde qu'était l'omphalos de Delphes, comme le *bormac*, la ruche cintrée des landes de Gascogne (Ecomusée de Marquèze, à Sabres), reste celle du domaine de la maman Abeille. Sa poitrine généreuse et la taille marquée au-dessus des fortes hanches, appartenaient d'ailleurs déjà à l'*alvus* romain. « On a donné aux ruches le nom d'*alvus* (ventre) ; c'est pourquoi on les fait étroites par le milieu, et renflées par le bas pour figurer un ventre », écrivait Varron, au Ier siècle av.C.

Les dieux au rucher

« Entre -6800 et -4500, en propageant la culture des plantes et l'élevage des animaux domestiques, d'est en ouest, tout autour de la Méditerranée et jusqu'à l'Atlantique et la mer du Nord, les premières agricultures ont créé une distinction entre l'homme et ce qui devient la nature, le premier dominant la seconde. Se plaçant au-dessus de la nature, les sociétés d'agriculteurs inventèrent, par analogie, des dieux intermédiaires entre les hommes et les éléments de la nature incontrôlables (phénomènes climatiques par exemple, ces derniers pouvant menacer la survie des groupes humains ». (Gourarier 2015).

« Dans ce monde proche de la nature, où intervenait une multitude de héros, démons, génies, à l'essence divine, l'interdépendance des êtres vivants, hommes, animaux et plantes, ajoutait à une grande complexité ». À l'âge du Fer, (probablement aussi, déjà, à l'âge du Bronze, mais l'absence de trace écrite ne permet que d'en proposer la possibilité), nos cultivateurs ligures de la Méditerranée nord occidentale, celtes semble-t-il mais d'une communauté différente, devaient aussi s'adresser à diverses divinités, *Sterculinus*, celui qui fume la terre, *Vervactor*, celui qui défriche, *Redarato*, celui qui défriche une seconde fois, *Sator* qui sème, *Occator* qui herse », au moment de lier les bœufs au joug. Gageons qu'il en était de même depuis la cueillette d'un essaim jusqu'à la mise en pot du miel qui en sera récolté : Qui aidait à trouver et à peupler une ruche ? Qui assurait les conditions favorables à l'activité des abeilles ? Qui protégeait des piqûres ? Qui présidait à la récolte ? Qui en assurait la bonne commercialisation ?

Sans doute, l'abondance des essaims dans les vastes forêts gauloises dispensait-elle d'immoler quatre jeunes taureaux et autant de génisses comme Protée avait conseillé de le faire à Aristée soucieux de repeupler son rucher. Pour trouver un tronc d'arbre creux vide ou déjà peuplé par un essaim, solliciter *Ēsus*, le bon maître, ou la bienveillance d'un *Cernunnos* (Fig.41), dieu de la fertilité, de la vie, des animaux, et surtout de *Sucellus* qui avait en charge les forêts, domaine des abeilles, et de l'agriculture, et qui pouvait très bien finir de façonner avec sa gouge et son maillet, le tronc d'arbre creux qui ferait une très bonne ruche, (Fig.42), s'imposait. Mais protégeaient-ils les ruchers contre les inclemences du temps si préjudiciables à l'activité des abeilles ?

Réunir des conditions climatiques favorables au développement des colonies - soleil, pas de vent, pas de menace d'orage au moment des visites, floraison abondante nécessaires à la prospérité des abeilles -, exigeait la participation de beaucoup plus d'intervenants, ce qui expliquait que les récoltes n'étaient ne sont jamais assurées d'avance : *Alus*, *Andraieco*, dieux agraires, *Bélénos* (soleil et santé), *Sucellus* qui était aussi dieu du climat, *Ambisagrus*, dieu du Tonnerre, des Éclairs, du Ciel, du Vent, de la Pluie, et de la Grêle, en Gaule Cisalpine, *Taranis*, dieu du Ciel et des Orages, (Fig.43), *Dagda*, qui régnait sur le temps, avec *Ambisagrus* et *Leucetios*, maîtres du tonnerre, des éclairs, du vent, de la pluie, de la grêle, *Cercius* pour conjurer, à Narbonne, les dégâts causés par les périodes hivernales du grand vent de Nôre, *Dorminus*, Dieu des Printemps Chauds, ne pouvaient qu'être implorés dans les périodes d'intempéries qui semblent toujours trop longues à l'apicul-



Fig.41. *Ēsus*, le bûcheron, représenté sur le pilier des Nautes, en train d'abattre un arbre. Souvent associée à la force et à la fertilité, il est mentionné dans des inscriptions et des sources littéraires, notamment dans la *Pharsale* de Lucain, où il est cité aux côtés de *Taranis* et *Teutatès*. Son nom signifie « le Bon Maître ».



Triade de divinités : Déesse-mère et génie du lieu avec patère et corne d'abondance. À droite *Cernunnos*, maître de la nature et des forêts. Au dessous, le monde de la forêt avec un arbre au centre. (Musée de Nuit-Saint-Georges).



Cernunnos, le dieu cornu, Dieu de la fertilité, de la vie, des animaux. Musée NarboVia, à Narbonne.

teur. Un tesson de poterie, trouvé à Vichy, nous fait connaître l'invocation qu'on adressait à *Sucellus*, pour obtenir de lui la pluie devenue fertilisante : *Sucellum propitium nobis*. À ces dieux si abondants, et aux nombreux noms variant selon les régions, il faut ajouter les déesses-mères du lieu, *Bergusia* qui avait en charge la prospérité, *Rosmerta*, sans doute, mais d'abord *Nantosuelta*, (Fig.44) qui veillait sur la nature, la terre, le feu, la fertilité, aidée par son parèdre *Sucellus*.

Ferlut note qu'elle « était très fréquemment représentée avec une ruche, symbole de l'abondance et de la fertilité, la ruche étant liée à la production du miel et à l'élaboration de l'hydromel [le *medb* des Celtes], production humaine qui dépendait de l'abondance de la nature ». Également protectrice du foyer et des âmes, c'était aussi une déesse belliqueuse, « brillant dans la bataille ». Qui ne penserait à l'abeille qui défend sa ruche ? Sans doute *Homo sapiens* savait-il déjà, par expérience, que « l'abeille a deux extrémités : une pour le miel, l'autre pour le venin ».

Déesse de la vie et de la mort, *Nantosuelta* n'était-elle pas à l'image de « la Grande Déesse », « concept vraisemblablement déjà présent au Paléolithique » ? (Guilaine 1994, p.370). Son culte, universellement pratiqué à la fin de la Préhistoire, aurait-il consisté essentiellement en une vénération de la Terre, de la fertilité et de la fécondité ? Selon M. Gimbutas le pouvoir de cette Grande Déesse se projetterait à travers des insectes et certains animaux propres à l'espace européen, parmi lesquels figure l'abeille. N'est-ce pas elle que nous retrouvons dans la ruche de *Nantosuelta* ?

Les prédateurs devaient aussi représenter une autre menace avec ces dieux sylvestre sensés protéger les abeilles mais qui, comme la déesse *Artio* déesse de protection de la prospérité terrienne, avaient cependant l'ours, grand amateur de miel, comme animal favori. Ne fallait-il pas recourir à quelque divinité plus spécialisée dans la seule protection des colonies d'abeilles ? D'abord l'arbre qui les abritait ? « On a retrouvé en différents endroits dans les Pyrénées des mentions de dieux-arbres (dieu-hêtre, dieu-chêne, dieu-pommier) », (Schmitt, p.41) pourquoi pas un dieu-ruche pour désigner l'arbre qui héberge des abeilles ? (Fig. 45). On les appelle encore aujourd'hui, en occitan, « l'arbre dal mèl ».

Sans doute y avait-il aussi une protection plus globale de l'exploitation toute entière, à l'image de celle qu'on pouvait attendre d'une déesse-mère. Deyts signale, au sujet des dieux gaulois, que « dans des habitats modestes, souvent dans des structures artisanales, nombre de petits dieux, qu'on pourrait qualifier de plus populaires, étaient placés dans les niches de caves des maisons ». Ce sont ces *Genii cucullati* (Fig.46) qui nous rapprochent des *Menmandutes* de Béziers, divinités demi-barbares qui exauçaient les prières et auxquelles continuaient à s'adresser secrètement les paysans

Fig.44. *Nantosuelta* / Musée Archéologique de Liffol-le-Grand, (Vosges), et stèle montrant *Sucellus* et *Nantosuelta*, sa compagne (Musée de Brou, Bourg-en-Bresse).



Fig.42. Statue antique, Silvain-Sucellus à Javols (Lozère). Dans cette cité gallo-romaine importante, *Sylvain* avait annexé les dieux celtes *Sucellus* et *Esus* le bûcheron. À l'arrière, au-dessous des plis du manteau, sont sculptés des outils à percer (archet et porte-foret), à couper (scie, couteau, heminette), à frapper (maillet) servant à travailler le bois. Musée de Javols, Seconde moitié du IIe s. de n.è.



Fig.43. *Taranis*, le dieu qui fait pleuvoir. Le chaudron de Gundestrup (200 - 100 avant Jésus-Christ), une des plus belles pièces illustrant, entre autres, le grand *Taranis*, principalement dieu du ciel, de la foudre et du tonnerre. Son culte est attesté en Grande-Bretagne, en Rhénanie, en Dalmatie, en Provence, en Auvergne, en Bretagne et en Hongrie. Ce dieu serait le plus souvent représenté comme un homme d'âge mûr, barbu et viril. Ses attributs distinctifs sont la roue solaire, un sceptre et des esses (éclairs). La masse est l'arme fulgurante qu'il utilise pour abattre ses ennemis ». (Guirand 1994).





Fig.45. Genii cucullati de Pithiviers-Le-Vieil (Loiret) DRAC-SRA Centre: Inv.45243017H505121. Comblement d'une cave daté fin III^e-IV^e après J.-C. (Deyts 1998, p.73). et Autel dédié aux *Menmandutes*, *matrae* protectrices de Béziers.

des campagnes, et même les petites gens des grandes villes, sans négliger « les diverses divinités féminines : déesses-mères, Vénus, Fates, Nymphes, Proxumae, toutes divinités éminemment populaires, qui ont en commun un aspect maternel et protecteur, le plus souvent lié à la fécondité du foyer ». (H. Lavagne, 1970). La protection de ces petits dieux, apparemment domestiques, qui pouvait être invoquée en temps d'orage, pouvait s'étendre au-delà des inclemences du temps. On retrouvait d'ailleurs encore cette tradition dans quelques ruchers couverts du XX^e siècle, protégés par des brins de laurier, des fers à cheval, voire des statuette de la vierge installées à demeure dans des niches. (Courrent, 2018).



Fig.45. « On reconnaît sans faute la présence des dieux à leurs signes. Les dieux sont perceptibles lorsqu'ils endossent certaines formes à l'adresse de quelqu'un. Les signes nous apparaissent pour nous dire quelque chose de précis à un moment précis. Mais, sans attention et sans entraînement, il est impossible de les comprendre ». (Rovere 2022). Voyez-vous *Cernunnos* ? *Sucellus* ? Quelque dieu de l'amandier ? Février débute-t-il, qu'il dévoile un court instant son visage buriné par les ans, alors qu'il scrute le ciel, et interroge *Bélénos*, le dieu du soleil. La « fulgurance de ses fleurs » va lancer le printemps. L'Abeille ne s'y trompe pas, qui sort de sa torpeur et organise les essaims. Jérémie, le prophète, ne l'appelait-il pas le guetteur ? Sensible aux dernières froidures, il est, à la fois, la renaissance de la nature et la fragilité du renouveau.

Buc de Nino Masetti, à Tende, vallée de la Roya. (aujourd'hui au MUCEM). Le visage grimaçant qui apparaissait sur le tronc serait-il celui du dieu de ce vieil arbre qui protégeait encore ses abeilles ? Au centre, dans la haie qui longeait ce grand champ, un éclairage favorable aurait-il permis d'entrevoir le visage évanescant et buriné du dieu de l'amandier ? À droite, c'est « *L'esprit de la forêt* » apparu à Mia Gardel comme une orbite mystérieuse qui se montrerait à l'entrée du vieil arbre, visage juvénile du printemps de la vie. (Montredon, *Semaine des Arts et Talents* 2025). Serait-il un autre « *arbre dal mèl* » ? L'Abeille, symbole du renouveau et garante de l'ordre cosmique, n'y guetterait-elle pas l'arrivée du printemps ? Mais le rêve de « *l'òme dal mèl* », qui suit aussi le printemps et mêle expérience et émotions personnelles, n'y serait-il pas également présent, encore plus beau que le mythe ?

